

Séquence 1 – La scène de conflit au théâtre

LECTURE ANALYTIQUE N°1 *Bajazet*, Acte V, scène 4, Racine (1672)

ROXANE.

1 Et que pourrais-tu faire ?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire ?
Quels seraient de tes vœux les inutiles fruits ?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?
5 Maîtresse du Sérail, arbitre de ta vie,
Et même de l'État, qu'Amurat me confie,
Sultane, et ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
10 À quel indigne honneur m'avais-tu réservée ?
Traînerais-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale ?
15 Laissons ces vains discours ; et sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner ?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire ?

ROXANE.

20 Ma rivale est ici : suis-moi sans différer ;
Dans les mains des muets viens la voir expirer,
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager la foi : le temps fera le reste.
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

25 Je ne l'accepterais que pour vous en punir,
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !
30 De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice.
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjurait de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
35 Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir ;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :
Épargnez une vie assez infortunée.
40 Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame ; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez.

Séquence 1 – La scène de conflit au théâtre

LECTURE ANALYTIQUE N°2 *George Dandin*, Acte I, scène 4, Molière (1668)

1 **MONSIEUR DE SOTENVILLE.**- Qu'est-ce, mon gendre ? vous me paraissez tout troublé.

GEORGE DANDIN.- Aussi en ai-je du sujet, et...

MADAME DE SOTENVILLE.- Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez.

5 **GEORGE DANDIN.**- Ma foi, ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête, et...

MADAME DE SOTENVILLE.- Encore ! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

GEORGE DANDIN.- Comment ?

10 **MADAME DE SOTENVILLE.**- Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma belle-mère, et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire Madame.

GEORGE DANDIN.- Parbleu, si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

15 **MADAME DE SOTENVILLE.**- Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connaître.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.- C'en est assez mamour, laissons cela.

MADAME DE SOTENVILLE.- Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

20 **MONSIEUR DE SOTENVILLE.**- Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

25 **GEORGE DANDIN.**- Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.- Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire Monsieur tout court.

GEORGE DANDIN.- Hé bien, Monsieur tout court, et non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

30 **MONSIEUR DE SOTENVILLE.**- Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.- J'enrage. Comment, ma femme n'est pas ma femme?

MADAME DE SOTENVILLE.- Oui, notre gendre, elle est votre femme, mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

35 **GEORGE DANDIN.**- Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ? Et de grâce, mettez pour un moment votre gentilhommérie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là. Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.- Et la raison, mon gendre.

- 40 **MADAME DE SOTENVILLE.**- Quoi parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages?
- GEORGE DANDIN.**- Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car sans moi vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandinière ?
- 45 **MONSIEUR DE SOTENVILLE.**- Ne comptez-vous rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?
- MADAME DE SOTENVILLE.**- Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue. Maison où le ventre anoblit : et qui par ce beau privilège rendra vos enfants gentilshommes.
- 50 **GEORGE DANDIN.**- Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilshommes, mais je serai cocu moi, si l'on n'y met ordre.
- MONSIEUR DE SOTENVILLE.**- Que veut dire cela, mon gendre ?
- GEORGE DANDIN.**- Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.
- 55 **MADAME DE SOTENVILLE.**- Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée, et de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.
- MONSIEUR DE SOTENVILLE.**- Corbleu, dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.
- 60 **MADAME DE SOTENVILLE.**- Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.
- MONSIEUR DE SOTENVILLE.**- Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandait seulement que la faveur de lui parler.
- 65 **GEORGE DANDIN.**- Ho bien votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.
- MONSIEUR DE SOTENVILLE.**- Expliquez-vous, mon gendre, nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.
- MADAME DE SOTENVILLE.**- Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.
- 70 **GEORGE DANDIN.**- Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très humainement écoutées.
- MADAME DE SOTENVILLE.**- Jour de Dieu, je l'étranglerais de mes propres mains, s'il fallait qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.
- 75 **MONSIEUR DE SOTENVILLE.**- Corbleu, je lui passerais mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avait forfait à son honneur.
- GEORGE DANDIN.**- Je vous ai dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire-là.

Séquence 2 – Mentor et apprenti dans le genre du roman

LECTURE ANALYTIQUE N°3 Fénelon, *Les aventures de Télémaque*, 1699

1 Nous eûmes assez longtemps un vent favorable pour aller en Sicile; mais ensuite une noire
tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur
des éclairs, nous aperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, et nous reconnûmes bientôt
5 que c'étaient les vaisseaux d'Enée: ils n'étaient pas moins à craindre pour nous que les rochers.
Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avait empêché de
considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non seulement ferme et intrépide, mais
encore plus gai qu'à l'ordinaire: c'était lui qui m'encourageait; je sentais qu'il m'inspirait une force
invincible. Il donnait tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote était troublé. Je lui
disais: "Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils? Ne suis-je pas malheureux
10 d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience
du passé, ni modération pour ménager le présent? Ô si jamais nous échappons de cette tempête,
je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi: c'est vous, Mentor, que je
croirai toujours."

15 Mentor, en souriant, me répondit: "Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite;
il suffit que vous la sentiez et qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos désirs.
Mais, quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir
par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre; mais, quand on
y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse; montrez un cœur plus
grand que tous les maux qui vous menacent."

20 La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent; mais je fus encore bien plus surpris
quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel
commençait à s'éclaircir et où les Troyens, nous voyant de près, n'auraient pas manqué de nous
reconnaître, il remarqua un de leurs vaisseaux presque semblable à celui des nôtres que la tempête
avait écarté, et dont la poupe était couronnée de certaines fleurs: il se hâta de mettre sur notre
25 poupe des couronnes de fleurs semblables; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la
même couleur que celles des Troyens; il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils
pourraient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état, nous
passâmes au milieu de leur flotte: ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant
des compagnons qu'ils avaient crus perdus.

Séquence 2 – Mentor et apprenti dans le genre du roman

LECTURE ANALYTIQUE N°4, Lesage, *Gil Blas de Santillane* Livre I, chap.VIII (1715-1735)

1 Nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. « Dieu soit loué, s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine : voyons comme il s'y prendra. » Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette
5 commission me convenait, et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. « Messieurs, leur dis-je, vous serez contents. Je vais mettre ce père nu comme la main, et vous amener ici sa mule. - Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous seulement la bourse de Sa Révérence. C'est tout ce que nous exigeons de toi. - Je vais donc, repris-je, sous les yeux de mes maîtres, faire mon coup d'essai ; j'espère qu'ils m'honoreront de leurs suffrages. »

10 Là-dessus je sortis du bois, et poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allais faire, car il n'y avait pas assez longtemps que j'étais avec ces brigands pour la faire sans répugnance. J'aurais bien voulu m'échapper dès ce moment-là ; mais la plupart des voleurs étaient encore mieux montés que moi : s'ils m'eussent vu fuir, ils se seraient mis à mes trousses, et m'auraient bientôt rattrapé, ou peut-être auraient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serais
15 fort mal trouvé. Je n'osai donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le père et lui demandai la bourse, en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer; et, sans paraître fort effrayé : « Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain métier. - Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrais l'avoir commencé plus tôt. - Ah ! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avait garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-
20 vous ? Quel aveuglement ! Souffrez que je vous représente l'état malheureux... - Oh ! mon père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît : je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons : il ne s'agit point ici de cela ; il faut que vous me donniez des espèces. Je veux de l'argent. - De l'argent ? me dit-il d'un air étonné ; vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager
25 en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout. On nous loge. On nous nourrit, et l'on ne nous demande que des prières. Enfin nous ne portons point d'argent sur la route ; nous nous abandonnons à la Providence. - Non, non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pistoles pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons : mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent ; jetez tout à l'heure votre bourse à
30 terre, ou bien je vous tue. »

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. « Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres, les figures de rhétorique sont inutiles. » En disant cela, il tira de dessous sa robe une
35 grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvait continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui, démentant l'opinion que j'avais d'elle, car je ne la croyais pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout à coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignait, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête et regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendaient avec impatience, pour me féliciter, comme si la victoire que je venais de remporter m'eût coûté beaucoup.
40 A peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval, tant ils s'empressaient de m'embrasser. « Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition ; j'ai observé ta contenance ; je te prédis que tu deviendras un excellent bandit de grand chemin, ou je ne m'y connais pas ». Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction et m'assurèrent que je ne pouvais manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée
45 qu'ils avaient de moi et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Séquence 2 – Mentor et apprenti dans le genre du roman

LECTURE ANALYTIQUE N°5, Choderlos de Laclos, *Les Liaisons Dangereuses*, 1782

Lettre XXXVIII (=38)

De Madame la Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont

1 Ne pouvant m'occuper, je me distrais avec la petite Volanges ; et c'est d'elle que je veux vous parler.

5 Savez-vous que vous avez perdu plus que vous ne croyez, à ne pas vous charger de cet enfant ? elle est vraiment délicieuse ! cela n'a ni caractère ni principes ; jugez combien sa société sera douce et facile. Je ne crois pas qu'elle brille jamais par le sentiment ; mais tout annonce en elle les sensations les plus vives. Sans esprit et sans finesse, elle a pourtant une certaine fausseté naturelle, si l'on peut parler ainsi, qui quelquefois m'étonne moi-même, et qui réussira d'autant mieux, que sa figure offre l'image de la candeur et de l'ingénuité. Elle est naturellement très caressante, et je m'en amuse quelquefois : sa petite tête se monte avec une facilité incroyable ; et elle est alors d'autant plus plaisante, qu'elle ne sait rien, absolument rien, de ce qu'elle désire tant de savoir. Il lui en prend des impatiences tout à fait drôles ; elle rit, elle se dépite, elle pleure, et puis elle me prie de l'instruire, avec une bonne foi réellement séduisante. En vérité, je suis presque jalouse de celui à qui ce plaisir est réservé.

15 Je ne sais si je vous ai mandé que depuis quatre ou cinq jours j'ai l'honneur d'être sa confidente. Vous devinez bien que d'abord j'ai fait la sévère : mais aussitôt que je me suis aperçue qu'elle croyait avoir dû me persuader par ses mauvaises raisons, j'ai eu l'air de les prendre pour bonnes : et elle est intimement persuadée qu'elle doit ce succès à son éloquence : il fallait cette précaution pour ne me pas compromettre. Je lui ai permis d'écrire et de dire j'aime ; et le même jour, sans qu'elle s'en doutât, je lui ai ménagé un tête-à-tête avec son Danceny. Mais figurez-vous 20 qu'il est si sot encore, qu'il n'en a seulement pas obtenu un baiser. Ce garçon fait pourtant de fort jolis vers ! Mon Dieu ! que ces gens d'esprit sont bêtes ! Celui-ci l'est au point qu'il m'en embarrasse ; car enfin, pour lui, je ne peux pas le conduire !

25 C'est à présent que vous me seriez bien utile. Vous êtes assez lié avec Danceny pour avoir sa confiance, et s'il vous la donnait une fois, nous irions grand train. Dépêchez donc votre présidente, car enfin je ne veux pas que Gercourt s'en sauve ; au reste, j'ai parlé de lui hier à la petite personne, et je le lui ai si bien peint, que quand elle serait sa femme depuis dix ans, elle ne le haïrait pas davantage. Je l'ai surtout beaucoup prêchée sur la fidélité conjugale. Rien n'égale ma sévérité sur ce point. Par-là, d'une part, je rétablis auprès d'elle ma réputation de vertu, que trop de condescendance pourrait détruire : de l'autre, j'augmente en elle la haine dont je veux gratifier son mari ; et enfin, j'espère qu'en lui faisant accroire qu'il ne lui est permis de se livrer à l'amour que pendant le peu de temps qu'elle a à rester fille, elle se décidera plus vite à n'en rien perdre.

Adieu, vicomte, je vais me mettre à ma toilette où je lirai votre volume.

De ... ce 27 août 17...

Séquence 3 – *L’Or*, Blaise CENDRARS (1925)

LECTURE ANALYTIQUE N°6 - Incipit *L’Or*

1 Les vauriens du pays entouraient un petit Savoyard qui tournait la manivelle de son orgue de Sainte-
Croix, et les mioches avaient peur de la marmotte émoustillée qui venait de mordre l'un d'eux. Un
chien noir pissait contre l'une des quatre bornes qui encadraient la fontaine polychrome. Les derniers
rayons du jour éclairaient la façade historiée des maisons. Les fumées montaient tout droit dans l'air
5 pur du soir. Une carriole grinçait au loin dans la plaine.

Ces paisibles campagnards bâlois furent tout à coup mis en émoi par l'arrivée d'un étranger. Même
en plein jour, un étranger est quelque chose de rare dans ce petit village de Rünenberg ; mais que dire
d'un étranger qui s'amène à une heure indue, le soir, si tard, juste avant le coucher du soleil ? Le chien
noir resta la patte en l'air et les vieilles femmes laissèrent choir leur ouvrage. L'étranger venait de
10 déboucher par la route de Soleure. Les enfants s'étaient d'abord portés à sa rencontre, puis ils s'étaient
arrêtés, indécis. Quant au groupe des buveurs, « Au Sauvage », ils avaient cessé de boire et observaient
l'étranger par en dessous. Celui-ci s'était arrêté à la première maison du pays et avait demandé qu'on
veille bien lui indiquer l'habitation du syndic de la commune. Le vieux Buser, à qui il s'adressait, lui
tourna le dos et, tirant son petit- fils Hans par l'oreille, lui dit de conduire l'étranger chez le syndic.
15 Puis il se remit à bourrer sa pipe, tout en suivant du coin de l'œil l'étranger qui s'éloignait à longues
enjambées derrière l'enfant trotinant.

On vit l'étranger pénétrer chez le syndic. Les villageois avaient eu le temps de le détailler au passage.
C'était un homme grand, maigre, au visage prématurément flétri. D'étranges cheveux d'un jaune
filasse sortaient de dessous un chapeau à boucle d'argent. Ses souliers étaient cloutés. Il avait une
20 grosse épine à la main.

Et les commentaires d'aller bon train. « Ces étrangers, ils ne saluent personne » disait Buhri,
l'aubergiste, les deux mains croisées sur son énorme bedaine. « Moi, je vous dis qu'il vient de la ville »,
disait le vieux Siebenhaar qui autrefois avait été soldat en France ; et il se mit à conter une fois de plus
les choses curieuses et les gens extravagants qu'il avait vus chez les Welches. Les jeunes filles avaient
25 surtout remarqué la coupe raide de la redingote et le faux col à hautes pointes qui sciait le bas des
oreilles ; elles potinaient à voix basse, rougissantes, émues. Les gars, eux, faisaient un groupe
menaçant auprès de la fontaine ; ils attendaient les événements, prêts à intervenir.

Bientôt, on vit l'étranger réapparaître sur le seuil. Il semblait très las et avait son chapeau à la main.
Il s'épongea le front avec un de ces grands foulards jaunes que l'on tisse en Alsace. Du coup, le bambin
30 qui l'attendait sur le perron, se leva, raide. L'étranger lui tapota les joues, puis il lui donna un thaler,
foula de ses longues enjambées la place du village, cracha dans la fontaine en passant. Tout le village
le contemplait maintenant. Les buveurs étaient debout. Mais l'étranger ne leur jeta même pas un
regard, il regrimba dans la carriole qui l'avait amené et disparut bientôt en prenant la route plantée de
sorbiers qui mène au chef-lieu du canton.

35 Cette brusque apparition et ce départ précipité bouleversaient ces paisibles villageois. L'enfant
s'était mis à pleurer. La pièce d'argent que l'étranger lui avait donnée circulait de main en main. Des
discussions s'élevaient. L'aubergiste était parmi les plus violents. Il était outré que l'étranger n'ait
même point daigné s'arrêter un moment chez lui pour vider un cruchon. Il parlait de faire sonner le
tocsin pour prévenir les villages circonvoisins et d'organiser une chasse à l'homme.

40 Le bruit se répandit bientôt que l'étranger se réclamait de la commune, qu'il venait demander un
certificat d'origine et un passeport pour entreprendre un long voyage à l'étranger, qu'il n'avait pas pu
faire preuve de sa bourgeoisie et que le syndic, qui ne le connaissait pas et qui ne l'avait jamais vu, lui
avait refusé et certificat et passeport.

Tout le monde loua fort la prudence du syndic.

Séquence 3 – *L'Or*, Blaise CENDRARS

LECTURE ANALYTIQUE N°7 Ruiné par la découverte de l'or, chapitre 9, partie 31

- 1 J'étais sûr qu'une telle affaire ne pouvait rester secrète.
Et ainsi fut-il. Deux semaines s'étaient à peine écoulées, j'envoyai un Blanc à Coloma avec un chargement de vivres et des outils, quelques jeunes garçons indiens l'accompagnaient. Mme Wimmer lui raconta toute l'histoire et ses enfants lui donnèrent quelques grains d'or. De retour au fort, cet homme se rendit immédiatement aux
5 magasins qui se trouvaient en dehors de mon enceinte. Il demanda à Smith une bouteille d'eau-de-vie. Il voulut la payer avec ces grains d'or rapportés de Coloma. Smith lui demanda s'il le prenait pour un dingo. Le charretier l'adressa à moi pour renseignements. Que pouvais-je faire? Je racontai toute l'histoire à Smith. Son associé, Mr. Brannan, vint aussitôt me trouver et me poser des tas de questions auxquelles je répondis en lui disant la vérité. Il sortit en courant, sans même refermer la porte. Dans la nuit, Smith et moi chargèrent toutes leurs marchandises
10 sur des wagons, me volèrent des chevaux et partirent en hâte pour Coloma.
Alors mes ouvriers commencèrent à se sauver.
Je restai bientôt tout seul au fort avec quelques mécaniciens fidèles et 8 invalides.
Mes employés mormons me quittèrent plus difficilement; mais quand la fièvre de l'or les gagna, ils perdirent eux aussi tout scrupule.
- 15 Maintenant c'était sous mes fenêtres un défilé ininterrompu. Tout ce qui pouvait marcher montait de San Francisco et des autres vilayets de la côte. Chacun fermait sa hutte, sa baraque, sa ferme, son établissement et montait au Fort Suter, puis continuait sur Coloma. A Monterey et dans les autres villes du sud, on crut d'abord à une invention de ma part pour m'attirer de nouveaux colons. Le défilé sur la route s'arrêta durant quelques jours, puis il reprit de plus belle, ces villes aussi marchaient. Elles se vidaient; mon pauvre domaine était
20 submergé.
Mon malheur commençait.
Mes moulins étaient arrêtés. On me vola jusqu'à la pierre des meules. Mes tanneries étaient désertes. De grandes quantités de cuir en préparation moisissaient dans les cuves. Les peaux brutes se décomposaient. Mes Indiens et mes Canaques se sauvèrent avec leurs enfants. Ils ramassaient tous de l'or qu'ils échangeaient contre
25 de l'eau-de-vie. Mes bergers abandonnèrent les troupeaux, mes planteurs, les plantations, les ouvriers, leur ouvrage. Mes blés pourrissaient sur pied; personne pour faire la cueillette dans mes vergers; dans mes étables, mes plus belles vaches laitières beuglaient à la mort. Jusqu'à ma fidèle brigade qui s'enfuit. Que pouvais-je faire? Les hommes vinrent me trouver, ils me supplièrent de partir avec eux, de monter à Coloma, d'aller chercher de l'or. Dieu, que cela m'était pénible! Je partis avec eux. Je n'avais plus rien d'autre à faire.
- 30 Je chargeai des marchandises et des vivres sur des wagons, et, accompagné d'un commis, d'une centaine d'Indiens et de 50 Canaques, j'allai établir mon camp de laveur d'or, dans la montagne, sur les rives du torrent qui porte aujourd'hui mon nom.
Au début cela allait très bien. Mais bientôt, des quantités de gens sans aveu s'abattirent sur nous. Ils établirent des distilleries et firent la connaissance de mes hommes. Je levais mon camp et m'établissais toujours plus haut
35 dans la montagne, j'avais beau faire, cette satanée engeance de distillateurs nous suivait partout et je ne pouvais empêcher mes pauvres Indiens et mes pauvres sauvages des Iles de goûter à une volupté nouvelle. Bientôt mes hommes furent incapables de fournir le moindre travail, ils buvaient et jouaient leur solde ou l'or ramassé, et étaient les trois quarts du temps ivres morts.
- 40 Du sommet de ces montagnes, je voyais tout l'immense pays que j'avais fertilisé livré au pillage et aux incendies. Des coups de feu montaient jusque dans ma solitude et le brouhaha des foules en marche qui venaient de l'ouest. Au fond de la baie, je voyais s'édifier une ville inconnue qui grandissait à vue d'œil et au large, la mer était pleine de vaisseaux.
Je n'y pus plus tenir.
Je redescendis au fort. Je licenciâmes tous ceux qui s'étaient sauvés et qui ne voulaient pas m'accompagner. Je
45 résiliai tous les contrats. Je réglai tous les comptes.
J'étais ruiné.
Je nommai un administrateur de mes biens et, sans même jeter un regard sur cette tourbe d'écumeurs qui étaient maintenant installés chez moi, je partis pour les rives de la rivière Plume voir si mes raisins étaient mûrs. Seuls m'accompagnaient les Indiens que j'avais élevés moi-même.
- 50 Si j'avais pu suivre mes plans jusqu'au bout, j'aurais été en très peu de temps l'homme le plus riche du monde: la découverte de l'or m'a ruiné.

Séquence 4 – Dénonciation implicite de la guerre

LECTURE ANALYTIQUE N°8 – Extrait du Chapitre 3 de *Candide ou l'Optimisme*

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint

Après avoir été chassé du château par le Baron, son oncle, pour avoir batifolé avec Cunégonde, sa cousine dont il est profondément amoureux, Candide, aussi naïf qu'un nouveau né, découvre le monde et ses horreurs. Ainsi après avoir été confronté à l'hypocrisie de la religion et subi sa justice aberrante, il découvre la guerre.

1 Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en
5 infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

10 Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles
15 sanglantes ; là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même.

Voltaire, *Candide*, 1759

Séquence 4 – Dénonciation implicite de la guerre

LECTURE ANALYTIQUE N° 9 – Fin du poème "Souvenir de la nuit du quatre"

Il s'agit d'un extrait du poème 3, du livre II "L'Ordre est rétabli" du recueil Les Châtiments, écrit en exil suite au coup d'état de Napoléon III.

- 1 Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre!
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être!
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte;
- 5 Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
De me tuer au lieu de tuer mon enfant! "
Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant,
Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
"Que vais-je devenir à présent, toute seule?"
- 10 Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
Hélas! je n'avais plus de sa mère que lui.
Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.
L'enfant n'a pas crié vive la République."
Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
- 15 Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.
- Vous ne compreniez point, mère, la politique.
Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
Est pauvre, et même prince; il aime les palais;
Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
- 20 De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
Ses chasses ; par la même occasion, il sauve
La famille, l'église et la société;
Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
Où viendront l'adorer les préfets et les maires,
- 25 C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand-mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

Jersey, 2 décembre 1852
Victor Hugo - *Les Châtiments*, 1852-1853

Séquence 4 – Dénonciation implicite de la guerre

LECTURE ANALYTIQUE N° 10 – Débat idéologique sur l'engagement politique, extrait de l'acte II des *Justes*

- 1 *Tous regardent Kaliayev qui lève les yeux vers Stepan.*
KALIAYEV, égaré : Je ne pouvais pas prévoir... Des enfants, des enfants surtout. As-tu regardé des enfants ? Ce regard grave qu'ils ont parfois... Je n'ai jamais pu soutenir ce regard... Une seconde auparavant, pourtant dans l'ombre, au coin de la petite place, j'étais heureux. Quand les lanternes de
- 5 la calèche ont commencé à briller au loin, mon coeur s'est mis à battre de joie, je te le jure. Il battait de plus en plus fort à mesure que le roulement de la calèche grandissait. Il faisait tant de bruit en moi. J'avais envie de bondir. Je crois que je riais. Et je disais « oui, oui »... Tu comprends ?
Il quitte Stepan du regard et reprend son attitude affaissée.
J'ai couru vers elle. C'est à ce moment que je les ai vus. Ils ne riaient pas, eux. Ils se tenaient tout
- 10 droits et, regardaient dans le vide. Comme ils avaient l'air triste ! Perdus dans leurs habits de parade, les mains sur les cuisses, le buste raide de chaque côté de la portière ! Je n'ai pas vu la grande duchesse. Je n'ai vu qu'eux. S'ils m'avaient regardé, je crois que j'aurais lancé la bombe. Pour éteindre au moins ce regard triste. Mais ils regardaient toujours devant eux.
Il lève les yeux vers les autres. Silence. Plus bas encore.
- 15 Alors je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Mon bras est devenu faible. Mes jambes tremblaient. Une seconde après, il était trop tard. (*Silence. Il regarde à terre.*) Dora, ai-je rêvé, il m'a semblé que les cloches sonnaient à ce moment-là ?
DORA : Non, Yanek, tu n'as pas rêvé.
Elle pose la main sur son bras. Kaliayev relève la tête et les voit tous tournés vers lui. Il se lève.
- 20 KALIAYEV : Regardez-moi, frères, regarde-moi Boria, je ne suis pas un lâche, je n'ai pas reculé. Je ne les attendais pas. Tout s'est passé trop vite. Ces deux petits visages sérieux et dans ma main, ce poids terrible. C'est sur eux qu'il fallait le lancer. Ainsi. Tout droit. Oh non ! Je n'ai pas pu.
Il tourne son regard de l'un à l'autre.
Autrefois, quand je conduisais la voiture, chez nous en Ukraine, j'allais comme le vent, je n'avais
- 25 peur de rien. De rien au monde, sinon de renverser un enfant. J'imaginai le choc, cette tête frêle frappant la route, à la volée...
Il se tait.
Aidez-moi...
Silence.
- 30 Je voulais me tuer. Je suis revenu parce que je pensais que je vous devais des comptes, que vous étiez mes seuls juges, que vous me diriez si j'avais tort ou raison, que vous ne pouviez pas vous tromper. Mais vous ne dites rien.
Dora se rapproche de lui, à le toucher. Il les regarde, et, d'une voix morne :
Voilà ce que je vous propose. Si vous décidez qu'il faut tuer ces enfants, j'attendrai la sortie du
- 35 théâtre et je lancerai seul la bombe sur la calèche. Je sais que je ne manquerai pas mon but. Décidez seulement, j'obéirai à l'Organisation.
STEPAN : L'Organisation t'avait commandé de tuer le grand-duc.
KALIAYEV : C'est vrai. Mais elle ne m'avait pas demandé d'assassiner des enfants.
ANNENKOV : Yanek a raison. Ceci n'était pas prévu.
- 40 STEPAN : Il devait obéir.
ANNENKOV : Je suis le responsable. Il fallait que tout fût prévu et que personne ne pût hésiter sur ce qu'il y avait à faire. Il faut seulement décider si nous laissons échapper définitivement cette occasion ou si nous ordonnons à Yanek d'attendre la sortie du théâtre. Alexis ?
VOINOV : Je ne sais pas. Je crois que j'aurais fait comme Yanek. Mais je ne suis pas sûr de moi.
- 45 (*Plus bas*) Mes mains tremblent.
ANNENKOV : Dora ?
DORA, avec violence : J'aurais reculé, comme Yanek. Puis-je conseiller aux autres ce que moi-même je ne pourrais faire ?
STEPAN : Est-ce que vous vous rendez compte de ce que signifie cette décision ? Deux mois de
- 50 filatures, de terribles dangers courus et évités, deux mois perdus à jamais. Egor arrêté pour rien.

Rikov pendu pour rien. Et il faudrait recommencer ? Encore de longues semaines de veilles et de ruses, de tension incessante, avant de retrouver l'occasion propice ? Êtes-vous fous ?

ANNENKOV : Dans deux jours, le grand-duc retournera au théâtre, tu le sais bien.

55 STEPAN : Deux jours où nous risquons d'être pris, tu l'as dit toi-même.

KALIAYEV : Je pars.

DORA : Attends. (*À Stepan*) Pourrais-tu, toi, Stepan, les yeux ouverts, tirer à bout portant sur un enfant ?

STEPAN : Je le pourrais si l'Organisation le commandait.

60 DORA : Pourquoi fermes-tu les yeux ?

STEPAN : Moi ? J'ai fermé les yeux ?

DORA : Oui

STEPAN : Alors, c'était pour mieux imaginer la scène et répondre en connaissance de cause.

65 DORA : Ouvre les yeux et comprends que l'Organisation perdrait ses pouvoirs et son influence si elle tolérait, un seul moment, que des enfants soient broyés sous nos bombes.

STEPAN : Je n'ai pas assez de cœur pour ces niaiseries. Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là, nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera.

Albert Camus, *Les Justes*, 1949

Séquence 5 : *Discours de la servitude volontaire*, La Boétie

LECTURE ANALYTIQUE 11 – Extrait chapitre 1 du *Discours de la servitude volontaire*

1 Mais, ô grand Dieu, qu'est donc cela ? Comment appellerons-nous ce malheur ? Quel est ce vice, ce vice horrible, de voir un nombre infini d'hommes, non seulement obéir, mais servir, non pas être gouvernés, mais être tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? De les voir souffrir les rapines, les paillardises, les cruautés, non d'une armée, non d'un camp barbare contre lesquels chacun devrait défendre son sang et sa vie, mais d'un seul ! Non d'un Hercule ou d'un Samson, mais d'un hommelet souvent le plus lâche, le plus efféminé de la nation, qui n'a jamais flairé la poudre des batailles ni guère foulé le sable des tournois, qui n'est pas seulement inapte à commander aux hommes, mais encore à satisfaire la moindre femmelette. Nommerons-nous cela lâcheté ? Appellerons-nous vils et couards ces hommes soumis ? Si deux, si 5 trois, si quatre cèdent à un seul, c'est étrange, mais toutefois possible ; on pourrait peut-être dire avec raison : c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille souffrent l'oppression d'un seul, dira-t-on encore qu'ils n'osent pas s'en prendre à lui, ou qu'ils ne le veulent pas, et que ce n'est pas couardise, mais plutôt mépris ou dédain ? 10

Enfin, si l'on voit non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million 15 d'hommes ne pas assaillir celui qui les traite tous comme autant de serfs et d'esclaves, comment qualifierons-nous cela ? Est-ce lâcheté ? Mais tous les vices ont des bornes qu'ils ne peuvent pas dépasser. Deux hommes, et même dix, peuvent bien en craindre un ; mais que mille, un million, mille villes ne se défendent pas contre un seul homme, cela n'est pas couardise : elle ne va pas jusque-là, de même que la vaillance n'exige pas qu'un seul homme escalade une forteresse, attaque 20 une armée, conquière un royaume. Quel vice monstrueux est donc celui-ci, qui ne mérite pas même le titre de couardise, qui ne trouve pas de nom assez laid, que la nature désavoue et que la langue refuse de nommer ?

Qu'on mette face à face cinquante mille hommes en armes ; qu'on les range en bataille, qu'ils en viennent aux mains ; les uns, libres, combattent pour leur liberté, les autres combattent pour la leur 25 ravir. Auxquels promettez-vous la victoire ? Lesquels iront le plus courageusement au combat : ceux qui espèrent pour récompense le maintien de leur liberté, ou ceux qui n'attendent pour salaire des coups qu'ils donnent et qu'ils reçoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant les yeux le bonheur de leur vie passée et l'attente d'un bien-être égal pour l'avenir. Ils pensent moins à ce qu'ils endurent le temps d'une bataille qu'à ce qu'ils endureraient, vaincus, eux, leurs 30 enfants et toute leur postérité. Les autres n'ont pour aiguillon qu'une petite pointe de convoitise qui s'émousse soudain contre le danger, et dont l'ardeur s'éteint dans le sang de leur première blessure. Aux batailles si renommées de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle, qui datent de deux mille ans et qui vivent encore aujourd'hui aussi fraîches dans la mémoire des livres et des hommes que si elles venaient d'être livrées hier, en Grèce, pour le bien des Grecs et pour l'exemple du monde 35 entier, qu'est-ce qui donna à un si petit nombre de Grecs, non pas le pouvoir, mais le courage de supporter la force de tant de navires que la mer elle-même en débordait, de vaincre des nations si nombreuses que tous les soldats grecs, pris ensemble, n'auraient pas fourni assez de capitaines aux armées ennemies ? Dans ces journées glorieuses, c'était moins la bataille des Grecs contre les Perses que la victoire de la liberté sur la domination, de l'affranchissement sur la convoitise.

***Le Discours de la servitude volontaire*, rédigé en 1549 et publié en 1576
Etienne de la Boétie**

Séquence 5 – *Discours de la servitude volontaire*

LECTURE ANALYTIQUE 12 – Extrait chapitre 4 du *Discours de la servitude volontaire*

- 1 Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos ancêtres !
- 5 Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, ne vous viennent pas des ennemis, mais certes bien de l'ennemi, de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, de celui pour qui vous allez si courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de vous offrir vous-mêmes à la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les
- 10 moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'était d'intelligence avec vous ?
- 15 Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir ses pilleries, vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure, vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mène à la guerre, à la boucherie, qu'il les rende ministres de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.
- 20
- 25 Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre.

Le Discours de la servitude volontaire, rédigé en 1549 et publié en 1576
Etienne de la Boétie